

# LE PAYS D'AUGE À TRAVERS...

## Le pan de bois lexovien, promenade dans les rues de Lisieux avec le Baron de Moidrey

La publication de cet ouvrage vient rappeler magnifiquement – et tragiquement – l'immense intérêt des maisons de bois de Lisieux, dont une large partie a disparu dans les flammes de juin 1944. Jeune étudiant à la fin des années 1960, j'ai gardé le souvenir émerveillé de la consultation, à la bibliothèque municipale, du manuscrit ou plutôt du recueil de dessins aquarellés abondamment commentés de François Tardif de Moidrey, destiné à l'illustration de l'ouvrage sur l'architecture des maisons de bois de Lisieux que préparait son savant ami Etienne Deville, conservateur du musée, de la bibliothèque et des archives de la Ville. Mais, Moidrey lui-même, en 1923, n'osait croire à l'aboutissement de ce projet, devant le coût prévisible d'un ouvrage largement illustré ; et le manuscrit Ms 158 ne restait accessible qu'à quelques érudits. 90 ans plus tard, la Société historique de Lisieux vient d'accomplir le rêve de ces deux chercheurs, en confiant à leur éminent sociétaire, Claude Lemaître, l'élaboration de cet ouvrage.

Avec sa rigueur scientifique d'archéologue, Claude Lemaître est allé bien au-delà de l'ambition première d'Etienne Deville, et c'est une véritable monographie urbaine de la ville avant le désastre de 1944 qu'il nous livre au fil des pages. La topographie de la ville médiévale nous est rappelée dans son *continuum* avec la cité antique, éclairée par les découvertes récentes ; et l'étude de l'architecture des maisons de bois vient alors s'établir dans le cadre parfaitement structuré par la vocation des différents quartiers de la ville.

Il nous livre une vision très argumentée des différentes strates de cette architecture, articulées en

cinq séquences chronologiques : l'habitat du XIII<sup>e</sup> et du début du XIV<sup>e</sup> siècle, les constructions de la fin du XIV<sup>e</sup> et du début du XV<sup>e</sup> siècle, la reconstruction de la seconde moitié du XV<sup>e</sup> siècle, le gothique flamboyant et la Première Renaissance au début du XVI<sup>e</sup> siècle, pour nous conduire vers le classicisme de la seconde moitié du XVI<sup>e</sup> jusqu'à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle.

L'analyse des structures et des décors y est d'une extrême précision, servie par un vocabulaire technique utilisé avec discernement. Les exigences scientifiques de l'archéologue le conduisent à formuler de nouvelles et convaincantes hypothèses sur la datation des plus anciennes constructions, laissant néanmoins toujours le débat ouvert, invitant les chercheurs à poursuivre la réflexion. Mais au-delà de ces exigences, c'est l'amoureux de sa ville disparue qui en parle avec toujours un brin d'émotion, voire de malice, dans une langue d'une étonnante vivacité, interpellant parfois le lecteur, utilisant toujours l'indicatif présent, au milieu d'un passé qui l'a vu naître...

La « promenade dans les rues avec le baron Tardif de Moidrey » nous fait dire que ces deux-là étaient faits pour cheminer ensemble, et l'on s'attendrait presque au fil des pages à croiser main dans la main le vieil érudit et le tout jeune enfant au détour d'une venelle, tant le dessin exprime les mêmes impressions que la prose de l'auteur. On y découvre la netteté du dessin à la plume, rendant sensibles les diverses matières, le bois, l'ardoise, la tuile, le pavé luisant, rehaussé de lavis ou d'aquarelle. Chaque fois que nécessaire, le profil d'une moulure transparait discrètement dans la vue générale, qui s'enrichit de vignettes pour les détails de sculptures. Mais le Baron de Moidrey a aussi voulu donner vie à ces images,

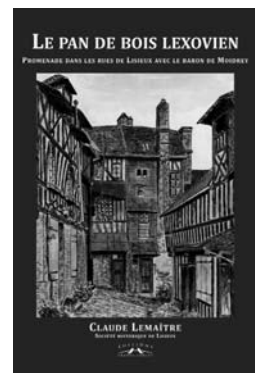
dans une forme qui mêle l'exactitude du relevé et l'émotion de la découverte de chacune de ces maisons. Rien ne nous en est caché, de leurs splendeurs ou de leur humble quotidien, où les sculptures Renaissance jouxtent les enseignes tapageuses des boutiques, où telle demeure à l'abandon laisse deviner une fin prochaine, où les souches des cheminées laissent échapper leurs volutes de fumée, où derrière les voilages des fenêtres entr'ouvertes apparaissent les habitants dans leur vie de tous les jours.

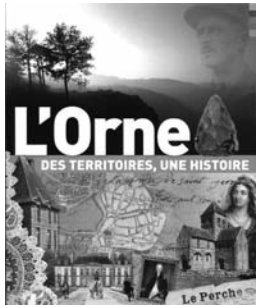
Claude Lemaître dresse également le bilan de soixante ans de sauvegarde et de mise en valeur du patrimoine épargné, les heureux résultats obtenus, mais aussi les « catastrophes archéologiques ». On pourrait y ajouter la disparition récente de quelques témoins de grand intérêt, comme la maison XVII<sup>e</sup> de la rue du Docteur Lesigne, détruite pour l'extension de l'Ermitage Sainte-Thérèse, et dont les pauvres épaves sculptées de son décor XIX<sup>e</sup> sont aujourd'hui accrochées dans le vestibule de l'établissement ; la destruction des cheminées médiévales du manoir Desmares aujourd'hui bardé de métal et maquillé de rouge vif ; ou encore la tragique dispersion en vente publique des précieuses archives patiemment amassées par Etienne Deville.

Mais c'est un acte de foi en l'avenir que nous propose en conclusion Claude Lemaître, avec la perspective du renouveau du palais épiscopal, enjeu urbain majeur du cœur de la capitale du Pays d'Auge. (Y. Lescroart)

*Claude Lemaître, édition Charles Corlet, 32 euros*

*L'album du Baron de Moidrey (Ms 158) est consultable en ligne sur le site de la Bibliothèque numérique de la Médiathèque de Lisieux (bmlisieux.com/normandie/moidrey).*





## L'Orne, des territoires, une histoire

Alors qu'il est sérieusement question de la lente dissolution des circonscriptions départementales, le Conseil général de l'Orne publie un bel ouvrage sur... le département. Il est créé en 1790 par les élus de l'Assemblée nationale constituante. Réforme fondamentale qui donne à la France un visage administratif pour plus de deux siècles.

La géographie ornaise est illustrée par des cartes et des images qui mettent en valeur des contrastes territoriaux : les collines de Camembert caractérisent le Pays d'Auge, viennent ensuite, les plaines, les collines du Perche, le bocage et les forêts. Si l'histoire, avant 1790, ne tient pas compte des limites administratives, dès cette date le département a sa propre histoire, différente dans les détails de celle de ses voisins immédiats. Comme si la création de limites artificielles avaient façonné des mentalités, des habitudes, des réflexes sociétaux et politiques. A moins que, par un instinct remarquable, nos constituants aient trouvé les limites idéales.

De 1790 à aujourd'hui, l'histoire du département est contée par des images. Alençon bénéficie de son nouveau rôle de préfecture, l'essor industriel touche Vimoutiers, Flers, La Ferté-Macé et Le Theil, tandis que la métallurgie s'installe à Pontchardon et à Flers. Au fil du temps, le département évolue et subit les grands chocs : 14-18, 39-45, les Trente glorieuses, les années de crise.

Une très plaisante édition où le texte s'appuie sur des documents intéressants, une cartographie soignée et une mise en page élégante. Une façon agréable et très instructive pour parcourir un département et son identité. (F. Dutour)

*Gérard Bourdin, Jean-Marie Foubert, Jean-Pascal Foucher, Conseil général de l'Orne, 15 euros*



## Populaire

Quand une ville, à qui on refusé une liaison autoroutière, qui a failli – à la suite de grands projets ferroviaires – voir le train la dédaigner, il est réconfortant qu'elle soit le cadre d'un film, et qu'ainsi son nom soit entendu par tous les spectateurs. Lisieux, combien de fois le nom est-il prononcé ? Un défi pour les amateurs et les fanatiques lexoviens. *Populaire*, c'est une histoire de secrétaire. Non, en fait le destin d'une jeune fille qui veut une autre vie, qui rencontre une sorte de coach, lequel l'engage dans une succession de concours de dactylographie où elle frappe sur une machine Japy nommée *La Populaire*. Technologie disparue, la machine à écrire est devenue objet de collection, oubliée, détrônée par l'ordinateur. Mais, je ne dois pas être la seule à me souvenir de l'image qui passait aux actualités : une dame, strictement vêtue, recevait le prix de la meilleure dactylo, grâce à la vitesse de sa frappe, prix offert par les bonbons Kréma.

Et Lisieux là-dedans ? La rue au Char est le cadre de l'intrigue. Métamorphosée, rajeunie, repeinte, elle est vivante et en parfaite harmonie avec les personnages. Car, si l'histoire est charmante, les acteurs excellents, la qualité des décors et des costumes contribuent à rendre parfaitement une atmosphère : celle des années cinquante, une époque où les robes étaient volumineuses, pleines de fleurs et de couleurs, où être secrétaire était un envol vers une vie moderne. Lisieux, par la rue au Char, retrouve sa fraîcheur, et la rue au Char ne peut plus être vue de la même façon. On aimerait retrouver tous les jours ce qui n'a été qu'un décor pour un film. Lisieux est à l'image d'une époque et il faut rendre grâce au cinéaste d'en avoir senti l'ambiance. Ville reconstruite, elle a, dans ses nouveaux bâtiments, rendu compte

d'une architecture, d'une modernité qu'il serait bon de mettre en valeur.

Et si la rue au Char devenait le cadre de *Plus belle la Vie* ? Dans les années cinquante bien sûr. (F. Dutour)

*Un film de Régis Roinsard avec Romain Duris, Deborah François et Bérénice Béjo*

## Commémorer en Normandie

L'édition régulière des actes des congrès des Sociétés Historiques et Archéologiques de Normandie sous la houlette de la Fédération homonyme est prisée des amateurs d'histoire. Sans fournir de synthèse, hors les bibliographies, ces actes fournissent des pistes de recherches pour peu que les intervenants veuillent bien s'en tenir au sujet de l'année et prendre de la hauteur quant à leurs marottes. Dans le passé, on se souvient de sujets variés tels que « Manger et boire en Normandie », « Les paysages ruraux en Normandie », « Justice et gens de justice en Normandie » ou « Du bois dont on fait la Normandie ».

Le 46<sup>e</sup> congrès s'est déroulé au cinéma Le Royal de Condé-sur-Noireau sur le thème de « Commémorer en Normandie ». Dans un pays réputé de « vieille culture » et supposé en voie de « muséification », commémorer est tendance et l'impératif « devoir de mémoire », un sujet de T.P.E (« Travail Personnel Encadré »). Quelle bonne volonté, association culturelle, conseil municipal ne se sont vus démunis face au copieux calendrier des « Célébrations Nationales » lorsque les moyens financiers manquent ou que les citoyens montrent peu d'intérêt pour l'hommage escompté ? À première vue, la Normandie présente quelques fleurons en matière de commémoration : les vénérables colloques de Cerisy-la-Salle, le Mémorial de Caen ou le plus récent Festival Normandie Impressionniste, habilement par-

venu à fédérer les deux régions. Peut-être trop connus et mis à part une mention bibliographique pour Cerisy, ces actes n'en soufflent mot, en prenant essentiellement pour exemples : les monuments ou statues dévolus à une gloire locale comme nationale, les plaques du souvenir apposées ici et là, les noms de rues ou d'établissements publics honorant telle personnalité, les médailles et les fêtes célébrant une institution antique ou un événement majeur de l'histoire. On s'étonne de l'absence de contributions sur les monuments aux morts des deux guerres mondiales, les apports de la photographie et du cinéma, les monnaies ou la philatélie quoi que - nous l'avons écrit en préambule - ces colloques ne puissent prétendre à la synthèse et éviter les communications redondantes.

Le fil transversal est à l'évidence les monuments ou statues aux gloires locales comme nationales. Hors Jeanne d'Arc, la sous représentation indigne des femmes saute aux yeux (les contributions du colloque elles-mêmes sont signées par 26 hommes pour 4 femmes). Citons dès lors en première place : La laitière normande à Saint-Lô, la poétesse Marie Ravenel à Fermeville (Val de Saire) ou Marie Harel à Vimoutiers dont on suit dans ces actes pour les deux premières tant les vicissitudes éprouvées par ces monuments que l'attachement viscéral de certains élus à ces nobles figures. Sans y voir un signe de justice, les statues honorant ces messieurs n'échappent pas davantage aux déplacements pour cause d'urbanisme ou à la fonte en raison de conflit guerrier. Ainsi le maréchal Philippe Pétain offre-t-il à l'armée d'occupation notamment par la loi du 11 octobre 1941 tout métal utile : des alambics aux comptoirs en zinc et du bronze des statues aux métaux

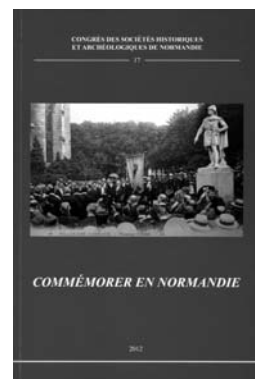
des objets du culte religieux dont l'église catholique parvint, on ne sait par quel miracle, à soustraire les cloches. À compter d'avril 1942, cette « Saint-Barthélemy des statues » fut orchestrée par Abel Bonnard, le Ministre de l'Éducation Nationale et de la Jeunesse, en charge des Beaux-Arts. Les effigies du géologue Élie de Beaumont (Caen), des hommes de lettres Eugène Le Mouël (Villedieu-les-Poêles) et Jules Barbey d'Aureville (Valognes) ou des peintres Paul Saïn (Saint-Céneri-le-Gérei) et Jean-François Millet (Gréville) furent impitoyablement transformées en projectiles meurtriers.

Ces actes engagent à se féliciter que via la « statuomanie » courant de 1800 à 1945, le souvenir de quelques figures persiste comme ceux du sculpteur Michel Anguier (à Eu et à Rouen), du peintre Eugène Boudin (Honfleur), du précurseur de la congélation Charles Tellier (à Condé-sur-Noireau), du physicien Nicolas-Jacques Conté (Sées), de l'astronome Pierre-Simon Laplace

(Beaumont-en-Auge), des hommes politiques Aristide Briand (Pacy-sur-Eure) et Jacques Dupont-de-L'Eure (Le Neubourg) ou des écrivains Albert Sorel (Honfleur) et Gustave Flaubert (Trouville).

Deux remarques personnelles pour conclure. Si les élus du peuple ne peuvent pas tout, on ne saurait trop leur recommander une extrême attention à la gestion du patrimoine public. Ainsi, comment ne pas se désoler de la brève existence du Monument à Auguste Poulet-Malassis à Alençon (1938-1969), détruit dans l'indifférence générale, et réemployé comme remblai de la rue Balzac ? C'est pourquoi, il faut féliciter l'Association Club 41 d'avoir restitué récemment, via une souscription publique, leurs épées - volées vers 1995 - aux six ducs de Normandie ornant la célèbre statue de Guillaume le Conquérant à Falaise. (B. Noël)

*Actes du Congrès des Sociétés Historiques et Archéologiques de Normandie recueillis par Bernard Bodinier, Louviers, 2012, 20 euros*



## Porches d'églises du Pays d'Auge

EXPOSITION DES PHOTOGRAPHIES D'ÉRIC L'HOTELLIER

**du 7 janvier au 31 janvier 2013**

*Bibliothèque - Saint-Pierre-sur-Dives*

**du 5 au 21 février 2013**

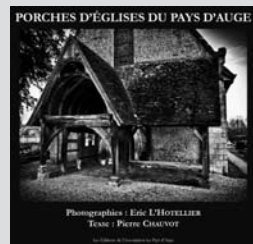
*Mairie - Bonnebosq*

**du 1<sup>er</sup> au 5 mars 2013**

*Salle des fêtes - Putot-en-Auge*

Rens. 02 31 61 55 86

Pays d'art et d'histoire du Pays d'Auge



**Toujours disponible**

Eric L'Hotellier,  
Pierre Chauvot

**Porches d'églises  
du Pays d'Auge**

21 euros en librairie  
ou au siège de  
l'Association

